Musée de l'homme (Paris). Revue des traditions populaires. 1911/09-1911/10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

REVUE

DES

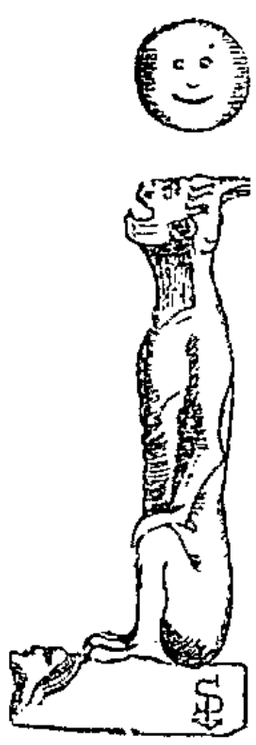
TRADITIONS POPULAIRES

26e Année. — Tome XXVI. — Nos 9-10. — Septembre-Octobre 1911

CONTES ET JATAKAS

I

LE ROI MANGEUR DE SEINS



Il y avait autrefois un roi du nom de Preah bat Youv Chey, de la dynastie des Chams qui, abandonné, ne put monter sur le trône, et alla vivre dans la forêt avec la reine néang Sang-Ya. Ils allèrent habiter sur deux montagnes qui furent nommées plus tard phnôm Chey et phnôm Khya. Ce roi était cruel, impitoyable et ne se nourrissait que de la chair des quadrupèdes et des oiseaux. Il ordonnait à ses officiers de chasser des animaux pour les mettre en cage et lui servir de nourriture journalière. Il fit construire une volière sur une montagne pour l'élevage des poules et prit un gardien pour la surveiller et cette montagne fut appelée phnôm Méân (montagne des poules). Il fit faire une autre cage pour des tourterelles et la fit garder; l'endroit où cette cage fut installée fut nommée phnôm Rolôk (montagne des tourterelles). Il fit aussi aménager un parc sur une montagne pour élever des bœufs qu'il fit surveiller par un gardien et la montagne fut appelée phnôm-Buor (du mot qui désigne le pli qui se trouve sous le cou du bœuf, le fanon). Il fit, en outre, élever sur une montagne un oiseau, de paon d'or, qu'il fit garder; la montagne fut appelée phnôm Kangok-Méas (montagne du paon d'or). Cet oiseau ne se nourrisssait que des fleurs dites phka Kantuy-

Kangok (queue de Paon, l'arbre flamboyant). Quand venait la saison où ces fleurs n'existaient plus, ce paon se nourrissait des fruits du châmbâk (amandier); c'est pour cela que le roi fit planter beaucoup de châmbâks sur la montagne, afin de pouvoir donner les fruits à cet oiseau et la montagne fut appelée phnôm Châmbâk (montagne des amandiers). Il fit également construire une cage pour élever des tigres qu'il fit garder, et cet endroit fut appelé phnôm Khla (montagne des tigres).

Le roi avait un cuisinier nommé Aman-Ly, lequel était chef de quatre autres cuisiniers.

A chaque repas, le roi mangeait un animal de chacune des espèces de ces quadrupèdes ou de ces oiseaux élevés par ses gens. Toutes les fois que les cuisiniers tuaient ces quadrupèdes ou ces oiseaux pour apprêter des mets au roi, Aman-Ly, qui était le chef, prenait note du nombre et mettait la viande au pesage, afin d'en savoir exactement le poids et d'éviter le gaspillage. Ces bêtes, une fois tuées, étaient portées et grillées sur la montagne Tangel; c'est pourquoi cette montagne n'a presque pas d'arbres. L'eau chaude provenant de l'accommodage de ces animaux était versée dans un cours d'eau, c'est pourquoi cet endroit est appelé au Dâng-thlong (ruisseau du marc, manche de la chaudière). Cela fait, les cuisiniers apportaient la viande et la préparaient pour les mets du roi.

En route, le chef pesait toujours minutieusement cette viande.

Il arriva un jour que, vers le soir, le roi voulut manger de la chair de paon d'or. Il fit appeler le chef des cuisiniers et lui dit : « Aman-Ly, ce soir, je veux manger de la viande de paon d'or, donc il faut que tu tues l'oiseau et le prépares à temps pour mon repas de ce soir. » Le chef des cuisiniers lui répondit : « O roi, pour le repas de ce soir, j'ai déjà préparé de la chair de tigre. Or, il ne reste plus qu'un seul paon et je n'ai plus le temps de préparer un repas pour ce soir avec la chair de cet oiseau, qui n'est pas tué. Si Sa Majesté le désire, j'irai tuer l'oiseau et j'apporterai sa chair pour la lui montrer. »

Après cela, le chef des cuisiniers appela les autres cuisiniers et leur ordonna d'apporter le repas préparé avec la chair du tigre et de servir le roi. Lorsque le roi eut mangé, le chef des cuisiniers le salua, se retira et s'empressa de faire saisir le paon d'or; il le tua, le pluma, puis il fit mettre la chair sur un plateau d'or et la présenta au roi en disant : « O roi, voici la chair du paon que j'ai fait tuer et dépouiller; je l'ai fait apporter pour vous le montrer. » Entendant ces paroles, le roi tourna les yeux vers le plateau d'or et vit que la chair du paon était bleue-claire. Il dit à Aman-Ly de la bien garder pour préparer son

repas du lendemain matin. Ayant reçu l'ordre royal, Aman-Ly prit alors congé du roi et s'empressa d'emporter la viande pour la garder.

Il était déjà nuit, et comme il arrivait à la cuisine royale, il rencontra un homme qui habitait tout près de à avec une femme qui venait d'accoucher pour la première fois. La femme était morte la nuit précédente des suites de son accouchement difficile.

Voyant le malheur arrivé à cet homme, Aman-Ly et les autres cuisiniers l'aidèrent à faire l'enterrement qui avait lieu dans la nuit même, et ils oublièrent complètement de bien garder la chair du paon d'or.

Il y avait une chienne pleine qui guettait toujours la chair dont elle pouvait s'emparer. Elle vit celle du paon d'or, s'en saisit et la mangea entièrement. Au retour de l'enterrement, Aman-Ly et les quatre autres cuisiniers ne trouvant pas la chair du paon d'or, furent très troublés et disaient : « O ! nous autres, nous serons certainement punis de mort. » Comme ce paon d'or était le dernier du palais royal et qu'il leur était impossible de se procurer un autre paon pour remplacer celui que la chienne avait mangé, ils se disaient entre eux : « Qu'allons-nous faire à présent? »

Alors le nommé Aman-Ly dit : « Il faut que nous allions déterrer ma femme; alors nous lui couperons un morceau de chair, puis nous la préparerons en un repas pour le roi, à la place de la chair du paon; de cette manière, nous pourrons éviter d'être punis de mort. S'étant mis d'accord, ils allèrent ensemble pendant la nuit déterrer le cadavre de la femme. Ayant palpé cette chair, ils trouvèrent que la chair des mamelles ressemblait beaucoup à celle du paon. Alors, ils coupèrent une mamelle et en préparèrent un mets.

Le lendemain, quand l'heure du repas du roi arriva, ils lui présentèrent ce mets. Après avoir mangé ce mets, le roi le trouva tellement exquis qu'il frissonnait de joie de toutes les parties de son corps; il interrogea Aman-Ly : « Quelle est cette viande qui me paraît plus belle et plus bonne à manger que toutes celles que tu me sers à l'ordinaire? » — Le chef des cuisiniers lui répondit : « O roi, c'est la chair du paon d'or que vous m'avez ordonné de garder depuis hier. »

Le roi gronda Aman-Ly en disant : « La chair de paon que je mange à l'ordinaire n'est pas aussi bonne à manger que celle-ci. Dis-moi donc la vérité sur cette chair que je viens de manger; si tu mens, je te punirai de mort, toi, ainsi que les autres cuisiniers. »

Entendant ces paroles royales, Aman-Ly et les autres cuisiniers, ayant peur, déclarèrent alors la vérité au roi en disant : « O roi, comme nous emportions la chair du paon d'or pour la garder, à notre arrivée

à la cuisine, nous apprîmes que, la nuit précédente, une femme qui était enceinte pour la première fois, était morte en suite de son accouchement difficile. Par bonté, nous avons été aider son mari à l'enterrer et avons oublié de garder la chair du paon; quand nous revînmes de l'enterrement, nous trouvâmes qu'une chienne pleine avait pris la viande et l'avait mangée entièrement. C'est alors que nous décidâmes d'aller couper la mamelle de la femme enterrée. Nous fûmes la couper et nous en avons fait un mets délicieux, que nous avons offert à notre maître. « Voilà la vérité. Pardonnez-nous et nous laissez en vie. »

Le roi répondit : « Si tu veux que je vous laisse en vie, toi et tes compagnons, il faut que désormais, tu me serves tous les jours un plat fait de mamelle de jeune femme. »

Dorénavant, Aman-Ly et ses aides-cuisiniers s'occupèrent chaque jour de chercher et d'arrêter les jeunes femmes qu'ils rencontraient dans les rizières et dans les forêts désertes, afin de prendre la chair de leurs mamelles pour en préparer les mets du roi.

Les ministres et les mandarins, petits et grands du Palais ne savaient pas que le roi mangeait de la chair humaine, mais ils entendaient dire que le bruit courait qu'il y avait un grand nombre de jeunes femmes qui disparaissaient sans qu'on pût savoir la cause de ces disparitions.

Quant au roi Preah Bat Youv-Chey, dès qu'il eut pris l'habitude de manger de la chair humaine, il désira changer de domicile afin de cacher ce vilain défaut à son peuple. Il donna l'ordre à ses mandarins de faire construire un pavillon royal sur une montagne voisine et d'y aménager un endroit où l'on pût y faire combattre des coqs, car il voulait s'offrir ce spectacle une fois tous les sept jours; c'est cette montagne qu'on appelle : phnôm Sdach-sî-dâr (montagne habitée par le roi mangeur de mamelles). Le roi habitait cette montagne depuis cinq ans, lorsqu'on s'aperçut qu'il lui poussait de longues dents de chien comme aux yaksas ou ogres.

Il fit construire un piège qu'il fit tendre sur la montagne, afin d'attraper par le cou les marchands qui y passaient. Cette montagne fut appelée : phr ôm Dâng (montagne manche de piège). Lorsqu'un marchand était pris à ce piège, on lui coupait les mamelles, et son corps était jeté sur une montagne qu'on appela : phnôm Kimoch (montagne des cadavres).

Quand les mandarins et les lettrés surent que le roi mangeait de la chair humaine, ils se réunirent et s'entendirent, disant : « Puisque le roi, notre maître, mange de la chair humaine, qu'il lui pousse des dents canines, il deviendra un ogre. Si nous continuons de le garder, plus

tard, quand il ne pourra pas se procurer de la chair humaine pour faire son repas, il ne manquera pas de faire saisir nos femmes et nos filles pour leur manger les seins. Qu'allons-nous faire à présent? »

Il y avait un grand mandarin, nommé Saïr-Ly, qui était intelligent; il dit : « Si nous chassons ce roi du trône, ce ne sera pas habile, car s'il est devenu très puissant parce qu'il mange beaucoup de chair humaine, il deviendra plus puissant encore, très robuste et très fort. Il vaudrait mieux s'entendre et faire creuser une fosse à l'endroit où le roi a l'habitude d'aller assister au combat de coqs. Alors nous irons tendre un piège sur cette fosse, de façon que lorsque le roi arrivera au combat de coqs, il marchera dessus; le déclanchement se produira et le roi tombera alors dans la fosse. Nous prendrons les roues en pierre de sa voiture et nous fermerons cette fosse. »

Les mandarins décidèrent que tout serait apprêté pour le combat de coqs prochain.

Cela convenu, ils firent creuser une fosse et placèrent sur elle un piège à déclanchement automatique. Quand le jour des combats de coqs arriva, le roi sortit de son palais pour se rendre à ce divertissement, sans se douter des embûches qu'on lui avait tendues.

Lorsqu'il arriva à l'endroit où se trouvait le piège, il marcha sur la détente, qui se déplaça, et il tomba dans la fosse. Les mandarins firent alors apporter les pierres servant de roues de voiture et fermèrent la fosse où le roi était pris. C'est ainsi que mourut le roi Preah bat Youv-Chey, de la dynastie des Chams.

II

LE MENTEUR, LE VOLEUR, LE TUEUR ET LE SÉDUCTEUR

Il y avait en ce temps-là quatre étudiants qui revenaient de Taksila, où ils avaient passé quatre ans. Ils s'en revenaient dans leurs familles par la grande route et trouvaient que cette route était longue et difficile parce que les voitures y avaient ouvert des ornières larges, profondes et qui se coupaient les unes et les autres, parce que les éléphants y avaient enfoncé leurs larges, lourds et massifs pieds dans la boue, au cours de la saison des pluies. L'un des quatre étudiants avait appris à mentir avec habileté, l'autre avait appris à voler sans jamais se faire prendre, le troisième savait tuer rapidement et se dérober à temps pour qu'on ne le trouvât pas près de sa victime, le quatrième avait

appris à séduire les filles et les femmes. Chacun d'eux était très fier de savoir ce qu'il savait et d'avoir l'apparence du coquin qu'il était.

— Moi, disait l'un, je me bornerai au commerce, je m'associerai avec des gens riches, et, comme je sais mentir, on croira tout ce que je dirai, et par la conséquence naturelle des choses, quoi qu'il advienne, je serai riche, très riche avant cinq ans.

— Moi, disait un autre, parce que j'ai appris l'art de voler sans jamais être pris, je ne me donnerai pas la peine de m'assécher la bouche à mentir; je prendrai ce qui sera à ma convenance et si habilement qu'on me considérera comme un honnête homme. Je serai riche avant cinq ans, aussi riche qu'un serviteur de Kuvéra (1).

— Moi, disait le troisième, j'ai remarqué que les hommes et les femmes sont d'autant plus vaniteux qu'ils sont riches et qu'ils aiment à montrer à leurs doigts, à leur cou, pendant sur leur poitrine, des bijoux faits d'or encastrant des pierres précieuses. Je tuerai ces gens-là quand je les rencontrerai seuls et je prendrai leurs bijoux. Avant cinq ans, je serai si riche des richesses ainsi conquises que je pourrai me payer les joies les plus grandes et Kâli (2) me protégera.

— Moi, dit le quatrième, j'ai remarqué que les femmes sont très sensibles aux paroles d'amour, qu'elles écoutent toujours ceux qui les leur disent et qu'elles ne refusent pas leur corps à celui qui les touche avec hardiesse et convoitise. Je dirai des paroles d'amour aux femmes riches, je les aimerai avec emportement et je serai si hardi avec elles qu'elles me livreront leur yoni et, comme je suis très licencieux, elles me donneront leurs bijoux d'or et leurs diamants, leurs saphirs, etc., afin que je continue de les aimer. Avant cinq ans, je serai l'homme le plus riche de Bénarès et je n'aurai pas besoin de me déranger pour avoir, dans ma chambre et sur ma couche, les plus jolies femmes du royaume, parce que Kâma (3) me les amènera.

Quand ils furent arrivés à Bénarès, les quatre étudiants se mirent à exercer chacun sa profession selon ses facultés.

Quatre ans, quatre mois et quatre jours après leur arrivée, ils se rencontrèrent et, ayant causé ensemble, ils constatèrent qu'ils étaient tous les quatre devenus très riches de crimes et qu'ils étaient restés très pauvres d'argent.

— C'est parce que nous n'avons pas compris, dit le menteur, que notre intérêt était de nous associer tous les quatre pour nous enrichir

(1) Dieu des trésors.
(2) Déesse du carnage.
(3) Dieu de l'amour, le Cupidon indien.

ensemble. Associons-nous, et Bénarès sera notre rizière, la rizière qui nous donnera les plus belles récoltes qu'on aura jamais vues.

Le voleur pensa qu'il pourrait toujours voler le menteur et les deux autres, si l'association réussissait. Le tueur imagina que si la fortune venait aux quatre, il pourrait tuer les trois autres et s'approprier toute la richesse. Le séducteur se dit qu'en séduisant les femmes, les filles, les sœurs des trois autres, il parviendra toujours à s'emparer des richesses amassées par ses trois compagnons.

Alors, ils convinrent de s'associer. Ils s'associèrent et commencèrent à travailler de compagnie.

Ce qui devait arriver arriva : le menteur en chantant les qualités des trois autres fit croire aux honnêtes gens que ses amis étaient des hommes ayant toutes les vertus, et le voleur, le tueur et le séducteur purent exercer leurs professions avec succès. Les richesses leur venaient et déjà ils avaient chacun une fosse pleine d'or, d'argent, de bijoux avec pierres précieuses, quand le même jour, à la même heure, la nuit, l'idée vint au menteur et au tueur de s'emparer des biens de leurs trois associés. Le menteur alla trouver le tueur et lui proposa d'attirer les deux autres dans la forêt, près des quatre fosses et de les tuer : « Au lieu d'une fosse, dit il pour décider le tueur, nous en aurons chacun deux, et je me charge d'amener nos deux amis dans l'endroit où sont les quatre fosses. »

Le tueur accepta la proposition et le menteur alla trouver les deux autres. Il leur dit qu'il craignait que le tueur ne voulût s'emparer des quatre fosses et qu'il avait quelques raisons de croire que le vol devait s'accomplir dans la nuit qui venait.

Les deux crurent ce que le menteur leur disait et se rendirent au rendez-vous qu'il leur donna. Le tueur les attendait avec un grand sabre qui coupait une barre de fer comme si c'eût été une baguette. Dès qu'il vit les deux, il bondit sur eux et les tua, puis tout à coup, il se retourna, vit le menteur, trembla d'avoir été trompé par lui et lui trancha la tête d'un seul coup.

Cependant, une femme riche que le séducteur avait séduite et qui l'avait vu passer, prise de jalousie et croyant qu'il se rendait à un rendez-vous d'amour, l'avait suivi. Ayant vu le tueur tuer les trois, et prise de colère poussée par son cœur à la vengeance, ramassa le sabre que le tueur, sa besogne faite, avait laissé tomber et d'un seul coup lui abattit la tête.

Quant aux fosses pleines d'or, d'argent, de bijoux, de diamants, on n'a jamais pu les retrouver. Tous ces biens ont dû s'en aller soit au fond

de la mer, soit rejoindre les richesses de Kuvera, le plus riche des maha-rajas, le chef des gardiens de l'Est.

III

LES QUATRE AVEUGLES ET L'ÉLÉPHANT

Il y avait en ce temps-là quatre aveugles qui habitaient un pays où il n'y avait point d'éléphant. Comme ils étaient aveugles de naissance et qu'on n'avait point dit en leur présence comment étaient faits les éléphants, ils n'en avaient aucune idée. Or, il arriva qu'un prince traversa leur ville et que ce prince possédait plusieurs de ces pachydermes. Ils eurent une si grande envie de savoir comment étaient faits ces animaux dont tout le monde parlait qu'ils se firent conduire au chef des cornacs et lui demandèrent de les autoriser à toucher un éléphant, afin qu'ils pussent se rendre compte de sa forme.

Le chef des cornacs accéda à leur demande et les conduisit près d'un éléphant. Quand ils l'eurent touché, ils s'en allèrent tous les quatre et se mirent à causer de la forme qu'avait l'étrange bête qu'on leur avait permis de toucher.

Celui qui avait touché une jambe disait :

— Je sais que l'éléphant a la forme d'un mortier à décortiquer le paddy (riz dans sa balle).

— Non, disait celui qui avait touché la trompe, il a la forme d'un pilon à décortiquer le paddy.

— Que dites-vous là, disait celui qui avait touché une oreille, l'éléphant a la forme d'un van dont les femmes se servent pour vanner le paddy.

— Ce n'est pas cela, dit le quatrième, qui avait touché la queue, l'éléphant a la forme d'un serpent.

Ayant échangé leurs propos, ils se fâchèrent, s'insultèrent et finirent par se battre. On les sépara, on leur expliqua que chacun d'eux n'avait touché qu'une partie de l'animal et que, conséquemment, ils ne pouvaient savoir comment un éléphant était fait. Ils ne voulurent rien entendre, croyant qu'on se moquait d'eux et moururent convaincus, l'un que l'éléphant ressemblait à un mortier, l'autre qu'il ressemblait à un pilon, l'autre encore qu'il avait la forme d'un van, et le quatrième que l'éléphant était une sorte de serpent.

IV

LE JOLI BONZE ET LA JEUNE FILLE

Il y avait un jour un religieux qu'on avait chargé de veiller dans le véath (1). Il était assis sur un lit bas et récitait des mantras sacrés en regardant la belle figure du Préah qui montrait le sourire. Comme ce religieux était très beau et que les femmes et les filles le regardaient souvent et admiraient son joli visage, il avait pris l'habitude de tenir son écran et de toujours le mettre devant sa figure quand il voyait qu'une femme le regardait.

Ce jour-là ,une jeune fille entra dans le véath avec des fleurs qu'elle alla porter sur l'autel et des baguettes odoriférantes qu'elle alluma.

Ayant aperçu le jeune religieux, elle voulut le mieux voir et fit comme savent faire les femmes quand elles veulent voir et être vues sans qu'on puisse être certain qu'elles ont regardé et manœuvré pour voir et pour être regardées. Les femmes sont très fortes dans ce manège, et les filles, quand elles ont passé quinze ans, sont aussi fortes que les femmes.

Le jeune religieux vit que cette jeune fille le regardait et leva son écran à la hauteur de son visage. Il vit qu'elle voulait le mieux voir et qu'elle allait de la droite à la gauche de l'autel; alors comme elle tournait elle-même, il tournait son écran. Quand il la vit sortir par une porte et rentrer par une autre, afin de le bien voir, il tourna son écran, puis montra le dos. Quand il vit qu'elle était curieuse et qu'elle s'approchait lentement de lui, comme un chat d'une souris qu'il veut saisir, il s'inclina sur le sol, mit son front sur la natte et demeura immobile, ne montrant plus que son dos.

La néang vit bien que tout ce que faisait ce jeune et beau religieux était fait afin qu'elle ne pût voir son joli visage. Elle se dit :

— Ce louk sângh est idiot et il est très fat, car il croit que j'ai absolument besoin de voir son joli visage. C'est un phikkhu (2) de l'espèce des bêtes.

Alors elle s'en alla, voulant ne plus penser à ce religieux, qui la dédaignait. Le lendemain, prise d'une grande dévotion, elle revint avec des fleurs, avec des baguettes odoriférantes, mais le religieux avait été

(1) Temple.

(2) Au sanscrit *Bhikshu*, mendiant, moine questeur, moine mendiant.

changé, et à sa place elle trouva un vieux religieux qui lui montrait un vieux visage très noir et très ridé. Elle fit ses offrandes très rapidement et s'en alla.

Le lendemain, le surlendemain et dix autres jours, elle revint, mais ne retrouva pas le jeune religieux. On n'avait jamais vu dans le village une néang plus dévote que cette fille.

Des mois s'écoulèrent, puis un jour, elle retrouva le jeune religieux à la place qu'il occupait jadis; elle fut si émue que, contrairement aux habitudes des femmes, elle s'approcha du jeune religieux pour le regarder. Il cachait encore son visage derrière son écran, mais comme il voyait son manège, il sourit, abaissa l'écran et lui montra sa face. La néang poussa un cri d'épouvante, et tomba à genoux les mains jointes en pleurant. Le visage du jeune religieux était couvert de taches rouges, de rides crevées, et si laid qu'on n'avait jamais vu un visage plus horrible. Le nez, les paupières, la bouche même avaient été mangées par la petite vérole.

ADHÉMARD LECLÈRE.

(*A suivre.*)

Or, tandis qu'il s'efforçait d'atteindre le sommet du sorbier, les branches lui frappaient cruellement le corps. Souffrant des coups qu'il recevait ainsi, il fit cette prière : « Si Dieu revêtait mon corps de poils ! » — Au même instant, il tomba de l'arbre, la tête la première. Lorsqu'il atteignit le sol, il ne lui fut plus possible de revêtir les vêtements qu'il avait quittés. Les poils se mirent à croître sur son corps. Ils devinrent toujours plus longs, et, finalement, il se trouva changé en ours. C'est lui qui a été l'ancêtre de tous les ours.

J. NIPPGEN.

CONTES ET JATAKAS (1)

V

LA VIEILLE SERVANTE *(Yeay Khnhôm)*

Un jour le Buddha, qui avait passé à Savatti (Sravasti), dans le monastère Véluvon que le moha sêthey Anothâbintik lui avait donné, le troisième vosa (saison des pluies, retraite), annonça qu'il allait partir pour s'en aller à Bénarès. Les notables de Savatti se rassemblèrent et vinrent supplier le maître de demeurer encore parmi eux. Le Buddha repoussa leur demande. Il repoussa aussi celle que le moha sêthey (chef des marchands) lui adressa par trois fois.

Alors une vieille servante d'Anothâbintik alla se jeter à ses pieds et lui dit :

— O maître, demeurez ici afin que je continue de vous servir tous les jours. Vous êtes ma joie, vous êtes mon bonheur.

— A cause de toi, dit le maître, je reste.

Ici un auditeur demanda pourquoi le Saint avait accordé à la vieille servante ce qu'il avait refusé aux notables de Savatti et au moha sêthey.

— Parce que, dit le lecteur, la vieille servante était la plus humble.

NOTE. — Ce récit a pour donnée et pour personnages ceux du 62e du *Sutrâ Lam Kara.*

(1) Suite V. t. XXVI p. 273.

VI

L'AUMÔNE DE LA VIEILLE

En ce temps-là, le grand bhikkhu (1) vivait à Bénarès. Il était un grand saint et un grand savant. Les fidèles lui faisaient de si grandes aumônes de vivres qu'il pouvait nourrir avec ce qu'il ne mangeait pas cent pauvres du pays.

Un jour, une vieille femme, très pauvre, qui avait trouvé une perle d'argent, la vendit, acheta six mangues et les porta au grand bhikkhu. Alors, elle se trouva au milieu de gens riches qui étaient venus offrir beaucoup d'argent pour élever un chedey. (2)

Le grand bhikkhu voyant sa pauvre offrande la félicita, la questionna, s'intéressa tant à elle que les gens qui étaient là et qui avaient beaucoup donné se disaient : « Pourquoi le grand bhikkhu occupe-t-il plus son esprit de cette vieille femme qui ne lui a apporté que six mangues que de nous qui lui apportons beaucoup d'argent ? »

— Parce que, dit le grand bhikkhu qui les avait entendus, cette vieille femme, en donnant six mangues, tout ce qu'elle peut donner, fait un acte plus méritoire que le vôtre, puisque vous pourriez donner davantage sans devenir aussi pauvre qu'elle.

VII

LA COURTISANE (SREY NÉAK LÉNG)

On raconte qu'il y avait en ce temps là, à Entapath-moha-nokor, un moha-sângkha-réach (le principal du monastère royal) qui était un prédicateur que tous les *oposak* (skt *upâsaka*, laïques) voulaient entendre. Ses paroles étaient comme de l'or et coulaient de sa bouche, rapides et raisonnantes comme l'eau d'un torrent. Les hommes des champs quittaient leurs rizières pour venir l'entendre parler, et ceux qui quittaient ainsi leurs rizières obtenaient des paddys en grande quantité, les oiseaux ne venaient pas dévorer les grains dans les épis.

Les hommes qui demeuraient dans les villes étaient nombreux à ses prêches et ne songeaient plus aux plaisirs; ils ne cherchaient plus à rencontrer les femmes de plaisir *(srey néak léng)*, à jouer aux jeux divers, à boire de l'alcool, à se promener ensemble, et les femmes du marché

(1) Le grand mendiant, le Buddha.
(2) Pyramide commémorative.

se désespéraient de se voir abandonnées par ceux qui leur donnaient des bijoux quand ils venaient s'amuser avec elles.

Or, il y avait dans la ville d'Entapath, en même temps que le grand prédicateur, une femme éhontée *(srey phésya)* qui était aussi jolie, aussi bien faite que les divinités du paradis d'Indra Elle n'était ni trop grande ni trop petite, ni trop blanche ni trop noire; ses seins étaient ronds comme le fruit du cocotier, rapprochés l'un de l'autre, ni trop gros ni trop petits; elle avait des sourcils en arc, comme la lune à son quatrième jour, et, dans ses yeux, quand elle aimait, on voyait une perle de nacre (une lueur); sa bouche était petite, ses lèvres minces, ce qui est signe d'esprit, et ses cheveux longs tombaient jusqu'à terre quand elle enlevait les fleurs qu'elle y mettait et les épingles qui les retenaient On n'avait jamais vu à Entapath-noker une femme aussi jolie, aussi belle, aussi désirable, et on l'aimait parce qu'on pensait que, pour être aussi belle, elle avait dû acquérir au cours de son existence précédente un karma fait de nombreux mérites.

Cependant, depuis que le grand prédicateur laissait couler de sa bouche les paroles d'or qui s'en échappaient rapides comme l'eau d'un torrent, la srey néak léng était triste, parce que ses amants la délaissaient pour aller écouter prêcher la Loi. Elle était triste avec ses bijoux sur les genoux, avec ses beaux cheveux dénoués et couvrant ses épaules, sa belle figure, ses beaux seins que ses amants ne venaient plus regarder, que ses amants n'aimaient plus. Un jour qu'elle avait beaucoup roulé de pensées dans sa tête, qu'elle avait pleuré parce qu'elle était abandonnée, elle se dit : « Qu'est donc ce grand prédicateur et que dit-il à mes amants pour les attirer ainsi et les charmer, pour qu'ils me délaissent toujours pour l'aller entendre? Il faut que je le sache. »

Alors, elle s'habilla, mit son plus beau sâmpot, jeta sur ses épaules la plus belle de ses écharpes qui était jaune comme l'or, noua ses longs cheveux, lissa ses sourcils et partit pour le sala où prêchait le moha sângha-réach. Elle prit place au milieu des autres femmes, bien en face du prédicateur, mais afin que son visage fut bien vu des jeunes hommes qui étaient groupés autour de lui.

Le grand prédicateur qui regardait dans les paradis ne la voyait pas et parlait, prêchait, édifiait tous les laïques qui étaient venus pour l'entendre. Mais, peu à peu, les yeux des laïques abandonnèrent le prédicateur et s'en allèrent à la femme du marché, puis les oreilles cessèrent d'entendre ce qu'il disait. La femme du marché *(srey phsar)* était belle, jolie, ses yeux étaient tendres, grands et, tout au milieu, il y avait une perle de nacre. Au silence succédait un bruissement de gens qui remuaient. Le grand prédicateur l'entendit, passa ses doigts

sur les cils de ses yeux et vit devant lui la femme du marché qui montrait le sourire, dont les yeux étaient séduisants et dont le visage était magnifique. Il jeta les yeux sur l'assemblée des jeunes gens et vit qu'ils la regardaient; il jeta les yeux sur l'assemblée des femmes et vit qu'elles l'admiraient Alors, il la regarda en face, tristement en songeant que cette femme, qui était si séduisante allait perdre toute cette assemblée déjà troublée s'il ne faisait intervenir sa puissance. La femme du marché souriait, triomphait et le regardait fière et triomphante.

Il étendit la main vers elle et parla sur toutes les choses qui sont voués au changement, sur les fruits qui mûrissent, puis pourrissent, sur les choses qui naissent, se développent et qui meurent, sur les fleurs qui s'épanouissent, puis s'effeuillent et finissent. La femme du marché souriait,était triomphante, belle, regardait les jeunes gens et, par des artifices de sa figure, s'embellissait encore. Elle était magnifique et le bruissement s'accentuait encore quand, tout à coup, on vit son visage s'altérer, les chairs de son corps jaunir, bleuir, verdir, puis se décomposer. Enfin on vit ses chairs tomber, ses beaux seins pourrir, ses os paraître souillés et ses entrailles paraître crevées. Une odeur affreuse sortait de tout son corps et les femmes qui, tout à l'heure, l'admiraient, s'éloignaient d'elle, les jeunes gens se cachaient le visage pour ne plus voir la femme de plaisir et, joignant les mains, saluaient le prédicateur qui continait de prêcher et dont la voix d'or criait : « Tout est voué au changement, tout passe. »

Alors, la courtisane, voyant que tous les regards des jeunes hommes se détournaient d'elle, que les femmes elles-mêmes la fuyaient, tomba sur les bras, les mains jointes au-dessus de son front et adora le moha-sângkha-réach en disant : « Je me réfugie en préah Put, je me réfugie en préah Thorm, je me réfugie en préah Sângh.» (1)

Alors, elle réapparut comme elle était avant son refuge avec toute la beauté de son corps, avec le joli de son visage, avec la perfection de sa forme, avec tous ses attraits. Plus tard, elle se fit bhikkhuney (religieuse) et fut sauvée.

NOTE. — Ce conte est certainement inspiré par le *Sutrâ Lâmkâra*, d'Açvaghosa, conte 20. C'est le même thème ici, je crois, plus développé avec quelques détails en plus et dont la scène serait Entapath-nokor, l'ancienne capitale du Cambodge.

(1) Je me réfugie sur le Buddha, en la Loc, en l'Assemblée (église).

VIII

LA FEMME QUI FAIT A UN RELIGIEUX L'AUMONE DE SA CHAIR

En ce temps-là, le Préah habitait Bénarès, au parc des Cerfs. Deux fidèles laïques, le mari et l'épouse, nommée Suppiyey, faisaient beaucoup d'aumônes aux religieux, et l'épouse distribuait des médicaments aux malades. Or, un jour qu'elle parcourait le monastère et allait de cellules en cellules, elle trouva un religieux qui était en convalescence, mais qui était si faible qu'il ne pouvait se tenir debout.

— Si j'avais un peu de viande à manger, lui dit-il, il me semble que je serais mieux, et je n'ai que du riz qui me dégoûte.

— Attendez, dit néang Suppiyey, dans un instant je vous apporterai de la viande de bœuf, convenablement cuite, et qui vous fera du bien, car je la choisirai dans un bon morceau.

Puis elle partit pour le marché. Malheureusement, ce jour-là était un jour de fête, un jour saint, un jour où l'on ne tue pas d'animaux, où l'on ne vend pas de chair. Elle eut beau chercher, s'adresser à ses voisins, elle ne réussit pas à se procurer un morceau de viande si petit qu'il fut. Elle était désespérée, car elle craignait que le saint qu'elle avait laissé si faible ne mourut de faim. Alors elle prit un couteau au fil bien tranchant, et prit à sa cuisse un beau morceau de chair. Elle appela sa servante et lui dit :

— O vous, prenez ce morceau de chair que j'ai coupé dans ma cuisse, faites-le cuire et portez-le au religieux qui l'attend dans sa cellule, car il ne faut pas qu'il meure.

Puis elle se coucha, pour soigner la plaie qu'elle s'était faite à la cuisse et pour qu'elle guérit.

Le Préah étant venu dans cette maison et ne voyant pas néang Suppiyey, demanda si elle était absente. Le mari répondit qu'elle était malade et voulut l'excuser, mais le Préah insista pour qu'on la fît venir. Alors néang Suppiyey se fit apporter et, le Préah l'ayant interrogée sur son mal, elle lui dit qu'elle avait donné à un religieux qui se mourait un morceau de sa chair prise à sa cuisse, afin qu'il s'en nourrît et qu'il ne mourût pas.

Le Préah la regarda doucement, sourit et lui dit : « Néang Suppiyey, c'est bien. Soyez guérie ».

Puis il s'en alla, rentra au monastère et raconta aux religieux ce que néang Suppiyey avait fait. Et comme les religieux admiraient l'acte de charité de néang Suppiyey, joignaient les mains, il fit venir le

religieux qu'elle avait nourri de sa chair et lui dit : « Vous avez mangé de la chair humaine, parce que vous n'avez pas reconnu que la chair que néang Suppiyey vous avait envoyée par sa servante était de la chair coupée à sa cuisse même, mais bhikkhus, sachez que, le sachant, alors même que vous devriez mourir, vous ne devez pas manger de la chair humaine. »

A ce moment, un homme qui entendait cette lecture et qui était très facétieux, demanda :

— Si, alors que néang Suppiyey ne trouvait pas de viande dans tout Bénarès et se désolait, si au moment où elle tenait le couteau et s'apprêtait à couper sa cuisse, un homme vil, un homme sensuel s'était présenté avec un morceau de viande et lui avait dit : « Néang, forniquez avec moi une seule fois et ne vous coupez pas la cuisse, je vais vous donner ce morceau de viande », ne pensez-vous pas que la néang eût mieux fait de pécher avec cet homme sensuel que de se couper la cuisse?

Voici la réponse que fit à cet homme facétieux une femme qui était présente et qui était très fâchée :

— Non, car elle n'eût pas donné, homme facétieux, au Buddha l'occasion de la guérir et de dire au louk-sângh qu'on devait plutôt mourir de faim que de manger, le sachant, de la chair humaine.

Un achar parla à son tour et dit :

— Le Préah aurait pu lui pardonner sa faute, mais il n'eût pas pu pardonner celle de l'homme sensuel, car elle eût été impardonnable, et, pourtant, elle eût été l'occasion du péché, l'objet du péché et la cause de toutes les conséquences de ce péché.

Alors les femmes qui étaient là se levèrent et chassèrent du sala des conférences l'homme facétieux.

NOTE. — Ce récit est très connu des bouddhistes, soit de l'église du Nord, soit de l'église du Sud. On le trouva dans le *Mâha-Vagga*, 6, 23. — Notre texte ne donne pas le nom du mari qui était Suppiya : il donne le nom de l'épouse un peu déformé car elle se nommait Suppiyâ et non Suppiyey.

La fin est une facétie qui ne se retrouve pas dans le *Mâha-Vagga* et qui prouve qu'à l'occasion, les Cambodgiens savent et osent rabelaiser les histoires les plus saintes. On remarquera que la réponse de la femme est très subtile, très fine, mais une échappatoire, et que celle de l'achar est celle d'un homme de bon sens.

L'expulsion par les femmes de l'homme facétieux est aussi un détail intéressant. J'ai un jour assisté à une pareille expulsion, par les femmes, d'un homme qui leur faisait des grimaces, pendant que le *louk saut* (religieux lecteur) lisait dans la chaire à prêcher.

IX

LA JOLIE NÉANG SA

Au temps où les rois du Cambodge commandaient à tous les peuples de la terre, il y avait, à Entapath, le grand royaume, un roi très jeune, qui était très adonné aux plaisirs de l'amour. Les 10.000 femmes de sa cour ne parvenaient pas à éteindre le feu qui l'excitait et le portait constamment à désirer les femmes les plus belles de son royaume. Pour les découvrir, il se déguisait en simple homme du peuple et parcourait sa ville.

Or, il arriva qu'il fit la rencontre d'une jeune femme qui, suivie de ses servantes, revenait du marché où elle était allée acheter un beau sâmpot lamé d'or et fleuri de broderies. Comme elle était très jolie,il désira l'avoir à lui et la suivit de loin. Alors qu'elle pénétrait dans la cour qui entourait la maison de son mari, le roi s'approcha rapidement de la dernière des servantes :

— Quelle est, lui dit-il, votre jolie maîtresse?

— C'est, dit la servante, néang Sâ (madame Blanche), la digne et belle épouse du fils du sêthey (1) Prachna, qui commande, gouverne et protège les commerçants étrangers. C'est une dame très vertueuse et qui ne vous écoutera pas, bien que vous soyez un beau jeune homme. Vous lui donneriez votre poids en or que sa vue ne s'arrêterait pas sur vous le temps de voir choir une fiente d'étoile (une étoile filante), car elle est très soumise à son époux.

Cette réponse de la servante rendit le roi très triste, et, comme il était très volontaire, il se mit à chercher le moyen d'avoir cette dame en sa possession. Ne découvrant dans sa pensée aucun moyen, il fit venir une *mé-andeuk* (tortue femelle, proxénète) et lui demanda conseil.

— Je la connais, dit la proxénète, vous ne l'aurez jamais si vous vous adressez à elle; c'est l'épouse la plus vertueuse de la ville d'Entapath. Mais on peut l'obtenir de son mari par la ruse.

Alors elle conseilla le roi et le roi, ayant suivi ses conseils de femme habile, experte en fait de rapprocher les amants, put se divertir avec cette femme.

— Comment s'y prit-il? demanda un oknha.

— Voici, dit le conteur, ce que fit le roi sur le conseil de la mê-andeuk :

(1) *Chetti*, en hindoustani, riche.

Il prit le fils du sêthey Prachna à son service et lui confia la mission de préparer les présents qu'il avait l'habitude de faire aux femmes et aux filles qui devaient, la nuit, s'amuser avec lui sur sa royale couche.

Un jour, le roi lui dit :

— On ne m'amène que des femmes qui n'ont pas d'esprit. Elles sont belles, mais inintelligentes et sans éducation. Les femmes que j'emploie pour les chercher, la mê-andeuk elle-même, savent trouver une jolie femme, mais elles ne savent pas découvrir une femme intelligente parce qu'elles sont elles-mêmes sans intelligence. Cherche donc toi-même des femmes qui soient agréables et par leur beauté et par leur esprit.

Le fils du sêthey fit ce que le roi lui demandait et lui amena une jolie femme qui avait de l'esprit, qui était gaie et qui causait bien.

Le roi lui parla, fut très aimable avec elle, puis il lui fit donner des présents et la renvoya sans même avoir mis son doigt sur sa main. Cette femme se retira très contente, mais un peu surprise de la conduite du roi. Elle dit au fils du sêthey : « Je crains bien de n'avoir pas plu au roi, car après avoir beaucoup parlé avec moi, avoir beaucoup ri, il m'a renvoyée sans même avoir touché le bas de mon sâmpot. Je ne comprends pas cela. »

Le lendemain, il en fut de même avec une autre femme. Le roi la renvoya après une heure sans s'être rapproché d'elle à plus d'une brasse, mais il lui donna un beau présent. Cette femme fut aussi surprise que la première et dit au fils du sêthey ce qui s'était passé.

Le lendemain, le roi dit au fils du sêthey :

— Prends un très beau présent, car ce soir qui est l'anniversaire du jour où je me suis assis pour la première fois sous l'éminent parasol, je veux être généreux, et amène-moi une très jolie, très intelligente et très vertueuse femme.

Le fils du sêthey prépara des présents magnifiques : trois bagues ornées de pierres précieuses, un collier superbe en or garni de perles, et les présenta au roi.

— Ajoute ce bracelet, dit le roi, ces anneaux d'oreille et ces deux anneaux de pied.

Alors le fils du sêthey fut pris d'un mauvais sentiment et désira fort avoir ces bijoux magnifiques pour son épouse qu'il aimait beaucoup. Il alla trouver néang Sâ, son épouse et lui donna l'ordre de se rendre au palais.

Néang Sâ était une épouse vertueuse et très soumise à son mari qui, lui, était volontaire et despotique. « Une femme, disait-il souvent,

est l'esclave de son mari, la chose de son mari,comme un bœuf, comme une charrette sont la chose d'un maître de maison. Elle doit lui obéir quoi qu'il demande, quoi qu'il dise, sans jamais faire la moindre observation, sans même penser à l'ordre donné.» La nuit venue, elle suivit son mari au palais, puis celui-ci la fit entrer dans l'appartement du roi et la lui présenta couverte de son plus beau sâmpot et d'une écharpe magnifique Elle était belle, grande, jolie; sa démarche était aussi gracieuse que celle des dévis dans le paradis d'Indra; sa personne répandait une bonne odeur et ses yeux étaient si beaux que le roi fut troublé. Il reconnut de suite néang Sâ, et, quand son mari se fut retiré, il la fit asseoir près de lui et se mit à la caresser. Il lui enleva son écharpe, vit les beaux globes de ses seins, les pressa dans ses mains et la serra dans ses bras.

Cependant, le fils du sêthey, qui s'était caché derrière la porte, regardait ce que faisait le roi et sentait son cœur qui s'écrasait dans sa poitrine et un grand trouble qui l'envahissait. Il avait une grande envie d'intervenir, mais il avait peur, il redoutait la mort qui ne manquerait pas de l'atteindre, s'il pénétrait dans la chambre royale où le roi se divertissait de cent manières avec sa femme. N'avait-il pas amené au roi sa belle épouse, sa néang Sâ.

Le jour allait poindre quand le roi lui remit les bijoux choisis par son mari et la renvoya, heureuse d'avoir prouvé sa soumission à celui-ci en se donnant au roi.

X

L'HOMME DES CHAMPS

Un jour, un *néak srê* (homme des champs),qui n'avait jamais quitté son village, qui n'avait jamais vu le roi, qui n'avait jamais vu de gens riches, quitta son pays et vint au Moha-nokor (Enthapath, dit un religieux) et vit tant de richesses dans les temples, dans les rues, tant de bijoux au cou des femmes et à leurs poignets, tant de palais, qu'il sentit l'ennui le gagner et comme une grande tristesse remplir son cœur.

— Ils sont heureux, dit-il, les gens qui sont riches. Pourquoi sont-ils riches et heureux alors que je suis un pauvre néak srê?

En ce moment même où il songeait ainsi, un religieux passait avec

sa sébile et s'en allait demander l'aumône. L'homme des champs réfléchit et pensa ainsi : « C'est parce que je n'ai pas amassé de mérites au cours de ma dernière existence que je suis pauvre au cours de celle-ci. »

Alors déposant son bissac à terre, il salua humblement le religieux, mit dans sa sébille une boule de riz qu'il avait apportée et s'en retourna dans son village où plus tard il se fit religieux.

NOTE. — Ce conte paraît être le conte 33 du *Sutrâ Lamkara*, d'Açvaghosa, rappelé par M. Sylvaln Lévy, dans le *Journal asiatique*, numéro de juillet-août 1908.

XI

L'HOMME VRAIMENT RICHE

Un homme, qui s'occupait du commerce, faisait de larges aumônes aux religieux et parfois donnait de gros lingots d'or et d'argent pour reconstruire ou réparer les temples. Il avait offert plusieurs statuettes en or du pr.ah Put à différents monastères.

Un jour qu'on l'avait dénoncé au roi comme un homme très riche, celui-ci le fit venir et lui demanda quelle était la quantité et la nature de ses biens.

— Je ne possède rien, dit l'homme.

— Si tu n'as rien, où prends-tu ce que tu donnes? demanda le roi.

— J'achète très loin ce qui est bon marché et je vends le plus cher que je puis dans cette ville que j'habite. Puis j'achète ici et je revends au loin le plus cher que je puis.

— Alors tu es riche ! insista le roi.

— Non, dit l'homme, parce que je donne tout aux religieux, aux gens pauvres, aux monastères.

— Pourquoi fais-tu cela?

— Pour acquérir des richesses.

— Tu viens de me dire que tu donnes tout ce que tu gagnes en faisant le commerce.

— Oui, dit l'homme, je gagne de l'argent et je le donne, mais je fais encore un autre commerce, je donne de l'argent et j'achète des mérites. Ceux-là, je les amasse et, par eux, je suis très riche et je ne crains pas les voleurs, ô roi.

Le roi réfléchit et dit :

—Dans ce cas, tu es riche des seuls biens qu'on emporte avec soi quand on meurt, et tu es plus riche que ceux qui t'ont dénoncé.

Note.—Ce conte rappelle celui que M. Sylvain Lévy a signalé dans son étude sur *Açvaghosa* et le *Sutrâ Lamkara*, dans *Journal asiatique* de juillet-août 1908, sous le numéro 35.

XII

UN CRIMINEL QUI SE FAIT BHIKKHUS

En ce temps-là, il y avait un criminel, nommé Suri, qui avait volé sur la route et qui, poursuivi par des voyageurs, s'était réfugié dans un monastère de bhikkhus (religieux mendiants), d'où il n'osait plus sortir, parce que des gens payés étaient chargés, par ceux qu'il avait volés, de surveiller les alentours et les portes. Un jour qu'il s'était mis à l'ombre dans le salon du monastère et qu'il songeait aux crimes qu'il avait commis, il entendit un moine qui lisait un satra sur les transmigrations. Il fut si profondément touché par cette lecture qu'il désira obtenir les mérites nécessaires à une bonne renaissance. Il alla trouver le chef du monastère et lui demanda de le recevoir parmi les religieux de sa *sânghéa* (de son assemblée de moines). Le chef le confia à un professeur qui l'instruisit et le fit recevoir. Il devint un saint et, sous les habits d'un bhikkhus, put sortir du monastère et parcourir le village sans que les gens chargés de l'arrêter songeâssent à le saisir.

XIII

UNE FEMME DU PEUPLE QUE LE ROI HONORE

Un roi avait donné l'ordre à un pauvre homme d'exécuter un criminel condamné par des juges. Le pauvre homme, qui était un fidèle du Buddha, avait fait le serment de ne jamais tuer un être quelconque. Il refusa d'exécuter le criminel et le roi le fit mettre à mort devant sa femme et devant ses six fils, puis il ordonna à l'aîné d'entre eux d'exécuter le criminel. Celui-ci, ayant vu son père refuser de tuer un homme, refusa à son tour et fut mis à mort. Ses quatre frères refusèrent comme lui et furent punis de la même façon. Quand ce fut le tour du plus jeune, il regarda le roi et refusa d'obéir.

Sa mère, qui avait vu mourir son mari et ses cinq premiers enfants sans rien faire pour les sauver, fut se jeter au pied du roi et lui demanda la grâce de son sixième et dernier enfant.

— Pourquoi, lui dit le roi, n'as-tu pas demandé la grâce des autres et celle de ton mari? Pourquoi les as-tu laissés mourir?

— Je n'ai pas demandé leur grâce, répondit la femme, parce qu'ils connaissent la Loi du Saint, parce qu'ils ont été bhikkhus (moines mendiants) chacun pendant deux ans. Pour celui-ci qui est encore jeune, il ne connaît pas encore toute la Loi et n'a pas encore été bhikkhu. J'ai peur qu'il ne soit pas sauvé.

Le roi fut surpris, réfléchit un instant et dit :

— Celui qui a refusé de mettre à mort un criminel pour ne pas manquer à son vœu de ne pas tuer et qui a préféré mourir; ceux qui, en imitation de leur père, sont morts plutôt que de manquer au vœu que celui-ci avait fait de ne jamais tuer, sont des saints. Mais la mère qui les a vus mourir sans demander leur grâce parce qu'elle était certaine qu'ils étaient sauvés, parce qu'ils mouraient pour leur foi, et qui n'a réclamé que pour le plus jeune parce qu'il était ignorant, en danger de n'être pas sauvé, cette mère est une grande sainte.

Et le roi descendit de son trône pour saluer cette mère et lui remettre un joyau garni de diamants qu'il portait à son cou et qui valait 1.000 dâmlæng d'or (environ 37 kilog.). ADHÉMARD LECLERC.

NOTE. — Ce conte est le 46 du *Sutra Lamkara* d'Açvaghosa.

SUPERSTITIONS LANDAISES

II

POUR AVOIR DE LA CHANCE AU JEU

POUR avoir de la chance au jeu, il faut, dit-on, se procurer une langue de serpent et l'enrouler autour du petit orteil du pied gauche avec un fil de laine. Un jeune garçon d'une douzaine d'années, natif d'Igos, fut envoyé par ses parents faire une commission dans une commune voisine. En route, il trouve un serpent, le tue, lui arrache la langue et opère suivant les indications ci-dessus. En arrivant au bourg, comptant sur une chance extraordinaire, il se met à jouer aux billes avec d'autres enfants de son âge. Quelques instants après, il n'a plus le sou : il a tout perdu.

(Recueilli à Igos, Landes.) LUDOVIC MAZERET.

(1) Cf. t. XIV, p. 495